

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

II

AU PATINOIR

(Suite)

—Faut-il mère, que je te dise le nom de toutes les jeunes filles dont je fais la connaissance. Je t'avoue que je n'y ai pas songé, et d'ailleurs cela n'a aucune importance.

—Eh ! eh qui sait ?

Le fait est que Mme Rosewood avait parfaitement saisi le sens de ce petit incident. Elle avait remarqué que les yeux de Mlle Marguerite avaient cherché ceux d'Alfred, qu'elle avait ébauché la première une inclination de tête avec un gracieux sourire. Son cavalier avait paru peu satisfait de cette marque d'attention donnée à Alfred, et il lui avait à peine fait de la tête et comme à contre-cœur, un petit signe de reconnaissance. Quant à Alfred son émotion s'était trahie par un mouvement involontaire du bras sur lequel sa mère s'appuyait, et par le son de sa voix. Mme Rosewood avait saisi tout cela du premier coup, et tout en marchant elle faisait ses déductions.

—Mais, reprit tout à coup Alfred, je ne suis pas venu ici seulement pour regarder ; je veux aussi patiner.

—Va, va, mon garçon, fit la mère ; je ne te retiens pas.

Et Alfred courut à la chambre réservée aux hommes, pour mettre ses patins. Deux minutes après il s'élançait sur la glace.

Patiner pour lui était un jeu, ou si l'on préfère un art dans lequel il s'était exercé depuis sa plus tendre enfance, et plus que jamais, ce soir-là, il se sentait en bonne disposition de montrer son habileté, car il savait que les yeux de Marguerite étaient tournés vers lui. Il fit d'abord quelques tours, puis avisant une jeune fille de sa connaissance qui était seule, il lui offrit galamment son bras qu'elle accepta avec empressement.

C'était une belle fille, l'une de ces beautés sévères qui laissent l'esprit en repos et qui troublent peu les sens. A l'encontre de ses camarades, elle n'aimait pas à flirter. Alfred le savait, car il la voyait de temps en temps à son magasin où elle allait faire ses achats. Cependant, ce soir-là, Alfred se sentait en verve et de bonne humeur. Il la complimentait sur sa bonne tournure, sur son teint frais et rosé, sur son habileté à patiner. Il parlait avec abondance, avec chaleur même, comme quelqu'un dont les sentiments débordent au-dessus de la galanterie conventionnelle. Elle l'écoutait toute ravie, peu habituée à ce langage. Parfois, elle souriait, ou rougissait de plaisir ; parfois elle avait une légère exclamation pour protester contre une galanterie un peu trop forte. Mais pendant qu'Alfred parlait à la jeune fille, son cœur était auprès de Marguerite. C'était à elle qu'il pensait, c'était à elle qu'il voulait parler, c'était elle qui lui inspirait tous ces beaux sentiments qu'il adressait à une autre. Il n'osait pas la regarder fixement ; mais il lui jetait de temps en temps un regard à la dérobée, il accélérail ou ralentissait sa marche, par calcul, afin de trouver la meilleure situation pour la voir ; son instinct d' amoureux lui disait quand elle se trouvait derrière lui.

L'orchestre venait encore de finir un morceau, et il y eut un intermède pendant lequel quelques patineuses se reposèrent. Marguerite était de ce nombre. Alfred eut un instant l'idée d'aller lui offrir son bras, mais il n'osa pas ; pendant qu'il

hésitait, un autre cavalier la demanda et elle partit avec lui.

—Ici, lui cria une voix.

Et en même temps, il se sentait pris par une main qui l'entraînait dans une de ces figures où les meilleurs patineurs déploient leur adresse et l'élégance de leurs mouvements. Ce sont deux lignes sinueuses qui se coupent à distances égales, formant les anneaux allongés d'une chaîne régulière. Aux points d'intersection un cavalier et une cavalière se rencontrent en se donnant la main puis se séparent en sens opposé pour recommencer plus loin le même manège. Le coup d'œil est vraiment des plus gracieux pour les spectateurs. C'est une chaîne vivante dont les anneaux mobiles se nouent et se dénouent sans cesse.

Alfred, en ce moment, était un acteur, et il s'appliquait à remplir son rôle d'une manière satisfaisante. Un rôle bien connu, mais qui cependant avait quelque chose de nouveau : la présence de Marguerite. Déjà il venait de se croiser avec elle. Elle lui avait tendu sa main toute nue qu'il avait pressé doucement dans sa main gantée. La deuxième fois qu'il revint à elle, il avait enlevé son gant, mais elle avait remis le sien.

Ils se comprirent alors, et la troisième fois, leurs deux mains nues eurent une de ces douces et chaudes étreintes où vibre la passion. Ils la renouvelèrent plusieurs fois, au point qu'Henri qui les observait, eut des mouvements d'impatience. A la fin, n'y tenant plus, il abandonna son poste et donna le signal de la débandade.

A ce moment, Marguerite qui se trouvait à quelques pas devant Alfred, laissa tomber le gant qu'elle tenait à la main. Celui-ci s'élança pour le ramasser, et il l'avait déjà relevé d'un mouvement rapide, sans s'arrêter lorsqu'il vint buter contre Henri, qui lui aussi avait eu la même idée et s'était élancé vers le gant. Le choc fut si prompt que les deux adversaires perdirent l'équilibre et roulèrent sur la glace. Des exclamations et des rires s'élevèrent de tous les côtés.

Alfred se releva promptement et remit le gant à Marguerite ; Henri, plus furieux d'être distancé par son rival que de la chute en elle-même, se mit à l'apostropher en termes peu aimables. Des amis intervinrent. Alfred se contenta de hausser les épaules et se retira.

Rentrée chez elle, Mme Rosewood dit à son mari :

—J'avais bien deviné pourquoi Alfred était si soucieux ces jours derniers. Il est amoureux, et maintenant, je sais de qui. Devine, mon homme.

—Comment veux-tu que je devine ; je ne connais guère les jeunes filles qu'il peut fréquenter.

—C'est vrai, tu ne saurais deviner, il faut donc que je te le dise tout de suite : c'est de mademoiselle Marguerite Spencer.

—Tu plaisantes, ma chère femme.

—Non, pas du tout.

—Quoi ! tu veux dire la fille de M. Spencer, un des hommes les plus riches de la ville ?

—Précisément.

—Mais c'est de la folie. Comment as-tu pu t'imaginer cela ?

—Je n'ai rien imaginé ; j'ai vu de mes propres yeux.

—Ce n'est rien de sérieux, ces jeunes filles aiment tant à flirter.

—Pourtant, je t'assure que la jeune fille paraît bien sérieuse, bien éprise même.

—Allons, ma pauvre femme, je crains bien que ton affection pour notre garçon ne t'aie tourné la tête. Partagerais-tu, par hasard, ses chimères et illusions ?

—Peux-tu penser une chose semblable ? Elles me font peur pour lui, d'autant plus peur qu'il y a dans l'affaire un rival dangereux.

Et Mme Rosewood se mit à raconter à son mari tous les incidents de la soirée.

Il écoutait attentivement en hochant la tête.

III

ENTRE L'AMOUR ET L'AMITIÉ

La scène du patinoir n'avait fait qu'aviver encore davantage l'amour d'Alfred. D'un ami, il s'était fait un ennemi, un rival. Il le regrettait

presque. Cette amitié ne faisait que de commencer, elle promettait tant de bons résultats et voilà qu'à peine ébauchée, elle était brisée par une femme. Au fond il estimait Henri, il regrettait d'être obligé de lui tourner le dos ; mais entre lui et Marguerite, il ne pouvait hésiter une minute ; le choix était fait d'avance. Il ne fallait plus penser à retourner chez Henri, ni chez Marguerite.

Au patinoir, il y avait à craindre de nouveaux scandales et pour rien au monde il eût voulu s'exposer, ou plutôt exposer Marguerite à un renouvellement de la scène qui avait eu lieu ; c'était bien trop d'une fois. Alors, lui, d'ordinaire si tranquille, si attentif aux affaires de son magasin, qui ne sortait presque jamais, on le vit saisir les moindres occasions, les moindres prétextes pour sortir.

C'était dans l'après-midi. Il faisait le tour des rues les plus fréquentées de la ville où, par les beaux jours, les traîneaux se suivaient en longues files. Il y en avait de toutes sortes : des grands, des petits, des hauts, des bas, des carrés ; d'autres aux formes arrondies. Les plus aristocratiques avaient des chevaux fringants, aux pieds soigneusement ferrés pour s'enfoncer dans la glace, aux harnais reluisants. Des fourrures en garnissaient l'intérieur et retombaient par derrière à l'extérieur comme une tenture. On en voyait émerger des têtes couvertes de bonnets à poils, et des chapeaux de femmes si enfoncés dans les manteaux qu'il était presque impossible de reconnaître les visages. Alfred, cependant, n'avait pas de peine à reconnaître Marguerite. Il devinait de loin, plutôt qu'il ne voyait son traîneau parmi tous les autres, et en passant, ils échangeaient un regard, quelquefois même un sourire. Ils en avaient pris l'habitude ; c'était devenu comme une entente entre eux.

Un jour, pourtant, Marguerite passa près de lui sans détourner la tête. Ne l'avait-elle pas vu ? Si ; mais auprès d'elle était assis Henri qui lança en passant à Alfred un regard railleur. Les jours suivants la même scène recommença. Henri était toujours là, avec son regard railleur. Alors, Alfred n'osa plus recommencer ses courses. Il songea à écrire à Marguerite. Mais comment lui faire parvenir sa lettre ! Par la poste ? il n'y fallait pas songer. Elle pouvait tomber entre les mains de ses parents. Il valait mieux la lui remettre lui-même. Où et comment ? Il y réfléchit longtemps.

Un soir, il entra dans un temple protestant. Ce n'était pas le temple de sa religion. Il tremblait presque en franchissant le seuil, comme à l'idée de commettre un sacrilège, car il n'allait pas là pour prier. Il y avait à peine fait quelques pas qu'il s'arrêta, interdit, ne sachant plus où aller. Un de ces assistants qui sont toujours à l'entrée des temples protestants chargés de placer les personnes étrangères à la congrégation, vint le tirer d'embarras en le conduisant à un banc. Il s'y assit. C'était un banc très confortable, comme d'ailleurs tous ceux du temple, avec des coussins moelleux et ses petits escabeaux rembourrés pour les genoux. Il y avait au moins un douzaine de livres dans une boîte. Il en prit un, le premier venu, et l'ouvrit au hasard pour se donner une contenance. C'était un livre d'hymnes. Il détourna les yeux et vit autour de lui quelques personnes de sa connaissance qui le regardaient curieusement, ne l'ayant jamais vu dans ce temple auparavant, et se demandant ce qu'il pouvait bien venir y faire. Plusieurs femmes se penchaient à l'oreille de leur voisine pour y murmurer quelques mots. Il sembla à Alfred qu'elles parlaient de lui, et il se trouva profondément ridicule. Il venait d'apercevoir, à quelques bancs devant lui, un peu à droite, Marguerite avec son père et sa mère. Il n'avait fait que l'apercevoir rapidement, puis un nuage avait passé sur ses yeux et il avait détourné son regard aussitôt. Il lui semblait maintenant qu'autour de lui, tout le monde pouvait comprendre son émotion et que ses yeux le trahissaient.

*Louis Jettard*

A suivre